

www.souslacapec.fr

COLLECTIF, *Catalogues lacunaires
des éditions Mozschar et du Rhib*

ANONYME, *Nuit • l'An zéro de Jésus-Christ*

HURL BARBE, *Pompe le Mousse • Les Celtes mercenaires*

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos
Les Canines dans le pâté*

*Les Innommables et autres histoires de Canines
Amours, Délices et Morgue • Peabody se rince l'œil*

PIERRE CHARMOZ,

*Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables • Zeb*

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,
Le Vampire de Wall Street • La Canine impériale

GASPARD DE LA NOCHE,

*Luna di Miele et autres histoires de montagne
L'Homme à la moto • Nathalie*

GILLES DERAIS, *Trilogie Lange*

PIERRE LAURENDEAU, *Signé Fornax • L'Architecte*

NOIRCEUIL, *Sandre • La Maison aux Masques*

NOIRCEUIL / LIA, *Trilogie lia*

YAK RIVAIS, *Francoquin*

Un monument du xx^e siècle enfin réédité.

Spymaster vs Blackspider

RENÉ TROIN, *Chantier Schéhérazade*

JULES VEINE, *L'Atour infernal
Le Voyage dans les spasmes*

LE BOUDOIR DANS LA PHILOSOPHIE



Noirceuil



e Boudoir
dans
la Philosophie

ou les Censeurs moraux

d'après

*La Philosophie dans le Boudoir
ou les Instituteurs immoraux*

de D.A.F. de Sade

Sous la Cape

Introduction

En 1795 paraît, «à Londres, aux dépens de la Compagnie», un «ouvrage posthume de l'auteur de *Justine*». Si l'ouvrage est de la main de l'auteur de *Justine*, celui-là n'est point mort. Ces «dialogues destinés à l'éducation des demoiselles» mettent en scène deux fieffés coquins: Dolmancé, bougre philosophe; et M^{me} de Saint-Ange, libertine affirmée. Leur projet: faire d'Eugénie, la fille de quinze ans de la prude M^{me} de Mistival, une écolière accomplie dans la carrière du libertinage. L'ouvrage mêle scènes pornographiques outrées et discussions sur la religion, la vertu et le crime, la liberté d'assouvir ou non ses passions. Sade déploie sur trois cents pages une philosophie toute personnelle qui ne craint pas de se contredire d'un dialogue à l'autre – des pages sublimes sur la liberté de pensée ou les horreurs de la religion voisinent avec la défense du meurtre comme outil de jouissance.

On oublie souvent que Sade, ruiné, écrit ses livres érotiques avant tout pour survivre; qu'il entrelarda les scènes de genre, toujours précises dans leur exposé, de considérations qui lui tenaient à cœur sur la Nature, la société et la grande variabilité des mœurs. *La Philosophie dans le Boudoir*, comme *l'Histoire de Juliette*, voit le triomphe des libertins, qui expriment volontiers leur mépris du monde tout en revendiquant pour eux-mêmes une liberté de jouir sans frein qui n'est pas, par certains côtés, sans rappeler les mots d'ordre de Mai-68.

En 1795, la Terreur vient de prendre fin ; Sade, emprisonné, a échappé de peu à la guillotine. Membre de la section des Piques (où il fréquenta Robespierre) dont il fut un temps secrétaire, il s'est rallié à la Révolution dès la chute de la Bastille – où il était d'ailleurs enfermé quand la prison fut prise d'assaut. On ne peut mettre en doute sa sincérité républicaine, ni sa haine de la religion catholique.

Mais les scènes pornographiques ou la défense ressassée du crime dans la volupté parasitent ses écrits, et rendent au *xxi*^e siècle leur lecture difficile, voire indigeste. Il était donc tentant d'imaginer une sorte de jury – la section des Piques – auquel le citoyen Sade adresserait son manuscrit avant publication, afin que l'ouvrage « destiné à l'éducation des demoiselles » pût être envoyé, après révision, à toutes les maisons en charge de leur instruction.

Noirceuil (pseudonyme emprunté à l'un des personnages d'un autre livre de Sade, *l'Histoire de Juliette*) s'est glissé dans la peau des « censeurs moraux » chargés de raboter les passages scandaleux sans altérer la charge républicaine de l'ouvrage, notamment contre la religion. De Dolmancé, véritable scélérat défendant un système de pensée ultralibéral dont la prédation est le leitmotiv, Noirceuil fait un philosophe humaniste, ardent défenseur du bien. Afin de respecter l'alternance de tableaux charnels et d'exposés, il invente le **gargalisme** (du grec : *gargalos*, chatouillement), dont Dolmancé devient le promoteur.

Voici ce qu'en dit le chevalier, frère et complice de M^{me} de Saint-Ange, en lui présentant son ami Dolmancé (*version Noirceuil*):

LE CHEVALIER: Il était impossible de mieux trouver l'homme qu'il te fallait: l'humanité, la philosophie découlent des lèvres de Dolmancé, comme autrefois l'onction mystique de celles du célèbre archevêque de Cambrai; c'est le plus

profond orateur, l'homme le plus affable, le plus recommandable... Ah! ma chère amie, que ton élève réponde aux soins de l'instituteur, et je te la garantis bientôt sauvée. Je dois toutefois t'avertir des particularités de sa méthode: comme Socrate a développé, avec sa maïeutique, une technique originale pour délier l'esprit de l'Athénien le plus obtus; de même que Descartes prêchait l'usage de la raison raisonnante pour que la vérité se dressât sur le champ de bataille des arguments; de même que le génial Kant procède à la catégorisation des idées, Dolmancé, moderne explorateur de l'entendement, affirme que le corps participe autant que l'esprit à l'émergence de la pensée philosophique. Pour cela, il procède, avec ses contradicteurs ou ses disciples, à des attouchements qui peuvent paraître étranges, mais qui demeurent dans les bornes de la bienséance: chatouillements, branle du menton ou du nez, suçotements du doigt ou de l'oreille doivent, selon lui, en excitant subtilement le siège du raisonnement – qu'il situe aussi bien dans les oreilles, les narines ou la poitrine que dans le cerveau, organe communément admis pour en être le trône –, favoriser l'émergence d'une pensée débarrassée des préjugés de l'ancien temps... Il a nommé sa méthode «gargalisme», d'après un mot grec qui signifie, je crois, «chatouillement». Bref, rien que de très innocent et qui ne devrait point effaroucher ton écolière. Il aime également, tandis qu'il discourt sur les plus divers sujets, établir des compositions auxquelles les apprentis philosophes doivent se plier avec grâce. Là encore, rien qui offense la vertu naturelle ou les lois de la société.

Et voici, au début du quatrième dialogue, une étrange scène de gargalisme:

DOLMANCÉ: Parlons moins, chevalier, et agissons beaucoup davantage. Je vais diriger la scène, c'est mon droit; l'objet de

celle-ci est de faire voir à Eugénie le mécanisme de l'élocution rationnelle; pour cela, nous allons nous placer tous quatre bien en face et très près les uns des autres. Vous chatouillerez votre amie, madame; je me chargerai du chevalier. Quand il s'agit de gargaliser, un homme s'y entend, pour un homme, infiniment mieux qu'une femme. Comme il sait ce qui lui convient d'entendre, il sait ce qu'il faut dire aux autres... Allons, plaçons-nous. (*On s'arrange.*)

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ne sommes-nous pas trop près?

DOLMANCÉ, *s'emparant déjà du menton du chevalier*: Nous ne saurions l'être trop, madame; il faut que le visage de votre amie soit inondé des preuves de la rhétorique de votre frère; il faut qu'il lui déclame ce qui s'appelle au nez. Maître de la pompe, j'en dirigerai les flots de parole, de manière à ce qu'elle s'en trouve absolument couverte. Branlez-lui le menton soigneusement pendant ce temps, et gargalisez-la sur toutes les parties pudiques de son corps. Eugénie, livrez votre imagination tout entière aux derniers écarts du discours rationnel; songez que vous allez en voir les plus beaux mystères s'opérer sous vos yeux; foulez toute retenue aux pieds: la pudeur est certes une vertu sociale. Mais si la nature eût voulu que nous cachassions quelques parties de nos esprits, elle eût pris ce soin elle-même; mais elle nous a créés nus de pensée; donc elle veut que nous allions nus de raisonnement, et tout procédé contraire outrage absolument ses lois. Les enfants, qui n'ont encore aucune idée du plaisir à discuter, et par conséquent de la nécessité de le rendre plus vif par la modestie, montrent tout ce qu'ils portent comme arguments de faiblesse. On rencontre aussi quelquefois une singularité plus grande: il est des pays où la pudeur des vêtements est d'usage, sans que la modestie des pensées s'y rencontre. À Otaïti les filles sont vêtues, et elles pérorent dès qu'on l'exige.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ce que j'aime de Dolmancé, c'est qu'il ne perd pas son temps; tout en discourant, voyez comme il agit, comme il examine avec complaisance le superbe front de mon frère, comme il branle philosophiquement le beau nez de ce jeune homme... Allons, Eugénie, mettons-nous à l'ouvrage! Voilà le tuyau de la parole en l'air; il va bientôt nous inonder.

EUGÉNIE: Ah! ma chère amie, quel monstrueux argument!... À peine puis-je l'empoigner!... Oh! mon Dieu! sont-ils tous aussi gros que cela?

DOLMANCÉ: Vous savez, Eugénie, que le mien est bien inférieur; de tels outils rhétoriques sont redoutables pour une jeune fille; vous sentez bien que celui-là ne vous perforerait pas l'oreille sans danger.

EUGÉNIE, *déjà chatouillée par M^{me} de Saint-Ange*: Ah! je les braverai tous pour en jouir intellectuellement!...

... quand l'original proposait :

DOLMANCÉ: Parlons moins, chevalier, et agissons beaucoup davantage. Je vais diriger la scène, c'est mon droit; l'objet de celle-ci est de faire voir à Eugénie le mécanisme de l'éjaculation; mais, comme il est difficile qu'elle puisse observer un tel phénomène de sang-froid, nous allons nous placer tous quatre bien en face et très près les uns des autres. Vous branlerez votre amie, madame; je me chargerai du chevalier. Quand il s'agit de pollution, un homme s'y entend, pour un homme, infiniment mieux qu'une femme. Comme il sait ce qui lui convient, il sait ce qu'il faut faire aux autres... Allons, plaçons-nous. (*On s'arrange.*)

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ne sommes-nous pas trop près?

DOLMANCÉ, *s'emparant déjà du chevalier*: Nous ne saurions l'être trop, madame; il faut que le sein et le visage de votre amie

soient inondés des preuves de la virilité de votre frère; il faut qu'il lui décharge ce qui s'appelle au nez. Maître de la pompe, j'en dirigerai les flots, de manière à ce qu'elle s'en trouve absolument couverte. Branlez-la soigneusement pendant ce temps, sur toutes les parties lubriques de son corps. Eugénie, livrez votre imagination tout entière aux derniers écarts du libertinage; songez que vous allez en voir les plus beaux mystères s'opérer sous vos yeux; foulez toute retenue aux pieds: la pudeur ne fut jamais une vertu. Si la nature eût voulu que nous cachassions quelques parties de nos corps, elle eût pris ce soin elle-même; mais elle nous a créés nus; donc elle veut que nous allions nus, et tout procédé contraire outrage absolument ses lois. Les enfants, qui n'ont encore aucune idée du plaisir, et par conséquent de la nécessité de le rendre plus vif par la modestie, montrent tout ce qu'ils portent. On rencontre aussi quelquefois une singularité plus grande: il est des pays où la pudeur des vêtements est d'usage, sans que la modestie des mœurs s'y rencontre. À Otaïti les filles sont vêtues, et elles se troussent dès qu'on l'exige.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ce que j'aime de Dolmancé, c'est qu'il ne perd pas son temps; tout en discourant, voyez comme il agit, comme il examine avec complaisance le superbe cul de mon frère, comme il branle voluptueusement le beau vit de ce jeune homme... Allons, Eugénie, mettons-nous à l'ouvrage! Voilà le tuyau de la pompe en l'air; il va bientôt nous inonder.

EUGÉNIE: Ah! ma chère amie, quel monstrueux membre!... À peine puis-je l'empoigner!... Oh! mon Dieu! sont-ils tous aussi gros que cela?

DOLMANCÉ: Vous savez, Eugénie, que le mien est bien inférieur; de tels engins sont redoutables pour une jeune fille; vous sentez bien que celui-là ne vous perforerait pas sans danger.

EUGÉNIE, déjà branlée par M^{me} de Saint-Ange: Ah! je les braverai tous pour en jouir!...

Par un renversement systématique de la pensée sadienne – dont il ne conserve que les diatribes contre la religion – le fictif jury de la section des Piques dessine un livre « en creux » dans l'ouvrage originel, aussi convaincant que celui du Divin Marquis. L'effet de distanciation, pour un lecteur contemporain, dépouille le livre de Sade de ses invraisemblances outrées et restitue une pensée profonde et très actuelle. Sans oublier l'étrangeté des scènes de « gargalisme », à l'humour puissant bien qu'involontaire !

Le Boudoir dans la philosophie est proposé en deux versions :

- une version longue, comportant l'intégralité du texte original de Sade, les commentaires et les débats (fictifs) de la section des Piques, ainsi que les aménagements opérés par le jury, disponible sur le site www.souslape.fr et les plateformes de vente d'ouvrages numériques en ligne ;
- la version remaniée seule, que vous tenez entre vos mains.

Nous fêtons, le 2 décembre 2014, le bicentenaire de la mort du marquis de Sade. Que cet ouvrage malicieux lui soit un hommage impertinent mais sincère.

NOIRCEUIL

Aux jeunes filles

Femmes de tous les âges, c'est à vous seules que j'offre cet ouvrage: nourrissez-vous de ses principes, ils favorisent vos saines passions, et ces passions ne sont que les moyens que la nature emploie pour faire parvenir l'homme aux vues qu'elle a sur lui; n'écoutez que ces passions de l'esprit; leur organe est le seul qui doive vous conduire au bonheur.

Femmes, que la douce Saint-Ange soit votre modèle; méprisez, à son exemple, tout ce qui contrarie les lois qui l'enchaînent toute sa vie.

Jeunes filles trop longtemps contenues dans les liens absurdes et dangereux d'une religion dégoûtante, imitez l'ardente Eugénie; détruisez, foulez aux pieds, avec autant de rapidité qu'elle, tous les préceptes ridicules, quand ils sont inculqués par d'imbéciles parents soumis aux lois morales de l'ancien régime.

Et vous, aimables philosophes, vous qui, depuis votre jeunesse, n'avez d'autres freins que vos désirs de connaissance, que le doux Dolmancé vous serve d'exemple; si, comme lui, vous voulez parcourir toutes les routes que la lucidité vous prépare, convainquez-vous à son école que c'est en étendant la sphère de vos goûts pour l'étude en y sacrifiant tout, que le malheureux individu connu sous le nom d'homme, et jeté malgré lui sur ce triste univers, peut espérer se débarrasser des épines de la vie.

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

Premier Dialogue

Madame de Saint-Ange, le chevalier de Mirvel.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Bonjour, mon frère. Eh bien, M. Dolmancé?

LE CHEVALIER: Il arrivera à quatre heures précises, nous ne dînons qu'à sept; nous aurons, comme tu vois, tout le temps de jaser.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Sais-tu, mon frère, que je me repens un peu et de ma curiosité et de tous les projets formés pour aujourd'hui? En vérité, mon ami, tu es trop indulgent, plus je devrais être raisonnable, plus ma tête s'emballe: tu me passes tout, cela ne sert qu'à me gâter... À vingt-six ans, je devrais être déjà dévote, et je ne suis encore que la plus discuteuse des femmes... On n'a pas idée de ce que je conçois, mon ami, de ce que je voudrais faire. J'imaginai qu'en m'en tenant à la lecture, cela me rendrait sage... que mes désirs concentrés dans mon cœur ne s'exhaleraient plus vers d'autres chimères... Hélas! les plaisirs dont je voulais me priver ne sont venus s'offrir qu'avec plus d'ardeur à mon esprit, et j'ai vu que quand on était, comme moi, née pour la philosophie, il devenait inutile de songer à s'imposer des freins: de fougueuses réflexions les brisent bientôt. Enfin, mon cher, je suis un être amphibie; j'aime toute littérature, je m'amuse de tous les genres; mais, avoue-le, mon frère, n'est-ce pas une extravagance complète à

moi que de vouloir connaître ce singulier Dolmancé qui, de ses jours, dis-tu, n'a pu voir une femme philosophe, qui, non seulement est idolâtre de son sexe pensant, mais ne cède même pas au nôtre le moindre esprit? Vois, mon frère, quelle est ma bizarre fantaisie : je veux être la Minerve de ce nouveau Jupiter, je veux l'alerter sur ses erreurs : jusqu'à présent, tu le sais, mon cher, je me suis livrée à la philosophie par compassion, j'ai même tenté d'en inculquer les principes à quelqu'un de mes gens qui, payé pour me traiter de cette façon, ne s'y prêtait que par intérêt ; aujourd'hui, ce n'est plus ni la complaisance ni le caprice, c'est le goût seul qui me détermine... Je vois, entre les procédés qui m'ont été utiles et ceux qui vont me servir à présent, une inconcevable différence, et je veux la connaître. Peins-moi ton Dolmancé, je t'en conjure, afin que je l'aie bien dans la tête avant de le voir arriver ; car tu sais que je ne le connais que pour l'avoir rencontré l'autre jour dans une maison où je ne fus que quelques minutes avec lui.

LE CHEVALIER : Dolmancé, ma sœur, vient d'atteindre sa trente-sixième année ; il est grand, d'une fort belle figure, des yeux très vifs et très spirituels, mais quelque chose de doux se peint malgré lui dans ses traits ; il a les plus belles dents du monde, un peu de mollesse dans la taille et dans la tournure ; il est d'une élégance extrême, une jolie voix, des talents, et principalement beaucoup de philosophie dans l'esprit.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Il ne croit pas en Dieu, j'espère.

LE CHEVALIER : Ah ! que dis-tu là ! C'est le plus célèbre athée, l'homme le plus moral...

M^{me} DE SAINT-ANGE : Comme tout cela m'échauffe l'esprit ! Je vais raffoler de cet homme. Et ses goûts, mon frère ?

LE CHEVALIER : Tu les sais ; les délices de la philosophie lui sont aussi chers comme agent que comme patient ; mais il n'aime que la conversation des hommes, et si quelquefois,

néanmoins, il consent à essayer de discuter avec les femmes, ce n'est qu'aux conditions qu'elles seront assez complaisantes pour changer d'idées avec les siennes. Je lui ai parlé de toi, je l'ai prévenu de tes intentions; il accepte et t'avertit à son tour des clauses du marché. Je t'en préviens, ma sœur, il te refusera tout net si tu prétends l'engager à autre chose: «Ce que je consens à faire avec votre sœur est, prétend-il, une licence... une incartade dont on ne se remet que rarement et avec beaucoup de précautions.»

M^{me} DE SAINT-ANGE: des précautions!... J'aime à la folie le langage de ces aimables gens! Entre nous autres femmes, nous avons aussi de ces mots exclusifs qui prouvent, comme ceux-là, l'horreur profonde dont elles sont pénétrées pour tout ce qui tient au culte admis de la suprématie masculine... Eh! dis-moi, mon cher, il t'a entrepris? Avec ton esprit et tes vingt ans, on peut, je crois, captiver un tel homme!

LE CHEVALIER: Je ne te cacherai point mes discussions avec lui: tu as trop d'esprit pour les blâmer. Dans le fait, j'aime philosopher avec les femmes, moi, et je ne me livre à ces échanges entre hommes que quand un homme aimable m'en presse. Il n'y a rien que je ne fasse alors. Je suis loin de cette morgue ridicule qui fait croire à nos jeunes freluquets qu'il faut répondre par des coups de canne à de semblables propositions; l'homme est-il le maître de ses goûts? Il faut plaindre ceux qui en ont de singuliers, mais ne les insulter jamais: leur tort est celui de la nature; ils n'étaient pas plus les maîtres d'arriver au monde avec des goûts différents que nous ne le sommes de naître ou bancal ou bien fait. Un homme vous dit-il d'ailleurs une chose désagréable en vous témoignant le désir qu'il a de discuter avec vous? Non, sans doute; c'est un compliment qu'il vous fait; pourquoi donc y répondre par des injures ou des insultes? Il n'y a que les sots qui puissent penser ainsi;

jamais un homme raisonnable ne parlera de cette matière différemment que je ne fais, mais c'est que le monde est peuplé de plats imbéciles qui croient que c'est leur manquer que de leur avouer qu'on les trouve propres à des divertissements de l'esprit, et qui, gâtés par les femmes ignorantes, toujours jalouses de ce qui a l'air d'attenter à leurs droits, s'imaginent être les Don Quichotte de ces droits ordinaires, en brutalisant ceux qui n'en reconnaissent pas toute l'étendue.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ah! mon ami, baise-moi au front! Tu ne serais pas mon frère si tu pensais différemment; mais un peu de détails, je t'en conjure, et sur l'esprit de cet homme et sur ses discours avec toi.

LE CHEVALIER: M. Dolmancé était instruit par un de mes amis du superbe esprit dont tu sais que je suis pourvu; il engagea le marquis de V... à me donner à souper avec lui. Une fois là, il fallut bien exhiber mon talent à discourir; la curiosité parut d'abord être le seul motif; un très bel argument qu'on me tourna, et qu'on me supplia de recevoir, me fit bientôt voir que le goût seul avait eu part à cet examen. Je prévins Dolmancé de toutes les difficultés de l'entreprise; rien ne l'effaroucha.

«Je suis à l'épreuve du béotien, me dit-il, et vous n'aurez même pas la gloire d'être le plus redoutable des hommes qui discutèrent avec moi!» Le marquis était là; il nous encourageait en examinant chaque réflexion que nous mettions au jour l'un et l'autre. Je me présente... je veux au moins quelques apprêts:

«Gardez-vous-en bien! me dit le marquis; vous ôteriez la moitié des sensations que Dolmancé attend de vous; il veut qu'on lui pourfende l'esprit... il veut qu'on le lui déchire – Il sera satisfait!» dis-je en me plongeant aveuglément dans le gouffre de la dialectique... Et tu crois peut-être, ma sœur, que j'eus beaucoup de peine?... Pas un mot; ma rhétorique,

tout aiguë qu'elle est, disparut sans que je m'en doutasse, et je touchai le fond de ses arguments sans que le contradicteur eût l'air de le sentir. Je traitai Dolmancé en ami; l'excessive volupté qu'il goûtait à discourir, ses propos délicieux, tout me rendit bientôt heureux moi-même, et je l'inondai de paroles et de syllogismes. Dolmancé, se retournant vers moi, échelvé, rouge comme une bacchante: «Tu vois l'état où tu m'as mis, cher chevalier? me dit-il, en m'offrant un argument sec et mutin, fort long d'au moins six paragraphes; daigne, je t'en conjure, me servir de femme philosophe après avoir été mon contradicteur, et que je puisse dire que j'ai goûté tous les plaisirs de la discussion que je chéris avec tant d'empire.» Trouvant aussi peu de difficultés à l'un qu'à l'autre, je me prêtai; le marquis me conjura de vouloir bien être encore un peu homme à dialoguer avec lui pendant que j'allais être la femme à philosopher de son ami; je le traitai comme Dolmancé, qui, me rendant au centuple tous les arguments dont j'accablais notre tiers, exhala bientôt cette liqueur de l'esprit enchantresse dont j'inondai, presque en même temps, l'esprit de V...

M^{me} DE SAINT-ANGE: Tu dois avoir eu le plus grand plaisir, mon frère, à te trouver ainsi entre deux; on dit que c'est charmant.

LE CHEVALIER: Il est bien certain, mon ange, que c'est la meilleure place; mais quoi qu'on en dise, tout cela ce sont des extravagances que je ne préférerai jamais au plaisir de philosopher avec des femmes.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Eh bien, mon cher frère, pour récompenser aujourd'hui ta délicate complaisance, je vais livrer à tes ardeurs de philosophe une jeune fille vierge d'esprit, et plus belle que l'Amour.

LE CHEVALIER: Comment! Avec Dolmancé... tu fais venir une femme chez toi?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Il s'agit d'une éducation; c'est une petite fille que j'ai connue au couvent l'automne dernier, pendant que mon mari était aux eaux. Là, nous ne pûmes rien, nous n'osâmes rien, trop d'yeux étaient fixés sur nous, mais nous nous promîmes de nous réunir dès que cela serait possible; uniquement occupée de ce désir de philosophie, j'ai pour y satisfaire, fait connaissance avec sa famille. Son père est un esprit fort... que j'ai captivé. Enfin la belle vient, je l'attends; nous passerons deux jours ensemble... deux jours délicieux; la meilleure partie de ce temps, je l'emploie à éduquer cette jeune personne. Dolmancé et moi nous placerons dans cette jolie petite tête tous les principes de la philosophie la plus saine, nous l'embraserons de nos feux rhétoriques, de nos désirs dialectiques, et comme je veux joindre un peu de pratique à la théorie, comme je veux qu'on démontre à mesure qu'on dissertera, je t'ai destiné, mon frère, à la moisson des myrtes de Platon, Dolmancé à celle des roses de Socrate. J'aurai deux plaisirs à la fois, celui de jouir moi-même de ces voluptés sereines et celui d'en donner des leçons, d'en inspirer les goûts à l'aimable innocente que j'attire dans nos suaves filets. Eh bien, chevalier, ce projet est-il digne de mon imagination?

LE CHEVALIER: Il ne peut être conçu que par elle; il est parfait, ma sœur, et je te promets d'y remplir à merveille le rôle charmant que tu m'y destines. Ah! bel esprit, comme tu vas jouir du plaisir d'éduquer cette enfant! quelles délices pour toi de développer dans ce jeune cœur toutes les semences de vertu qu'y placèrent ses institutrices sans prendre le soin de les faire germer! En vérité, cela est trop pour moi.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Il est bien sûr que je n'épargnerai rien pour culbuter dans elle tous les faux principes dont on aurait pu déjà l'étourdir; je veux, en deux leçons, la rendre aussi

raisonneuse que moi. Préviens Dolmancé, mets-le au fait dès qu'il arrivera, pour que le baume de ses arguments, circulant dans ce jeune cœur avec celui que j'y lancerai, parvienne à déraciner dans peu d'instant toutes les superstitions qui pourraient y germer sans nous.

LE CHEVALIER: Il était impossible de mieux trouver l'homme qu'il te fallait: l'humanité, la philosophie découlent des lèvres de Dolmancé, comme autrefois l'onction mystique de celles du célèbre archevêque de Cambrai; c'est le plus profond orateur, l'homme le plus affable, le plus recommandable... Ah! ma chère amie, que ton élève réponde aux soins de l'instituteur, et je te la garantis bientôt sauvée. Je dois toutefois t'avertir des particularités de sa méthode: comme Socrate a développé, avec sa maïeutique, une technique originale pour délier l'esprit de l'Athénien le plus obtus; de même que Descartes prêchait l'usage de la raison raisonnante pour que la vérité se dressât sur le champ de bataille des arguments; de même que le génial Kant procède à la catégorisation des idées, Dolmancé, moderne explorateur de l'entendement, affirme que le corps participe autant que l'esprit à l'émergence de la pensée philosophique. Pour cela, il procède, avec ses contradicteurs ou ses disciples, à des attouchements qui peuvent paraître étranges, mais qui demeurent dans les bornes de la bienséance: chatouillements, branle du menton ou du nez, suçotements du doigt ou de l'oreille doivent, selon lui, en excitant subtilement le siège du raisonnement – qu'il situe aussi bien dans les oreilles, les narines ou la poitrine que dans le cerveau, organe communément admis pour en être le trône –, favoriser l'émergence d'une pensée débarrassée des préjugés de l'ancien temps... Il a nommé sa méthode «gargalisme», d'après un mot grec qui signifie, je crois, «chatouillement». Bref, rien que de très innocent et qui ne devrait point effarou-

cher ton écolière. Il aime également, tandis qu'il discourt sur les plus divers sujets, établir des compositions auxquelles les apprentis philosophes doivent se plier avec grâce. Là encore, rien qui offense la vertu naturelle ou les lois de la société.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Je te remercie de m'avoir prévenue à ce sujet. Pour ce qui concerne l'éducation de la jeune fille, cela ne sera sûrement pas long avec les dispositions que je lui connais...

LE CHEVALIER: Mais, dis-moi, chère sœur, ne redoutes-tu rien des parents? Si cette petite fille venait à jaser quand elle retournera chez elle?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ne crains rien, j'ai argumenté avec le père... il est à moi. Faut-il enfin te l'avouer? j'ai philosophé avec lui pour qu'il fermât les yeux; il ignore mes desseins, mais il n'osera jamais les approfondir... Je le tiens.

LE CHEVALIER: Tes moyens sont admirables!

M^{me} DE SAINT-ANGE: Voilà comme il les faut pour qu'ils soient sûrs.

LE CHEVALIER: Eh! dis-moi, je te prie, quelle est cette jeune personne?

M^{me} DE SAINT-ANGE: On la nomme Eugénie, elle est la fille d'un certain Mistival, l'un des plus riches traitants de la capitale, âgé d'environ trente-six ans; la mère en a tout au plus trente-deux et la petite fille quinze. Mistival est aussi philosophe que sa femme est dévote. Pour Eugénie, ce serait en vain, mon ami, que j'essaierais de te la peindre: elle est au-dessus de mes pinceaux; qu'il te suffise d'être convaincu que ni toi ni moi n'avons certainement jamais rien vu d'aussi délicieux au monde.

LE CHEVALIER: Mais esquisse au moins, si tu ne peux peindre, afin que, sachant à peu près à qui je vais avoir affaire, je me remplisse mieux l'imagination de celle avec qui je dois discuter.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Eh bien, mon ami, ses cheveux châtons, qu'à peine on peut empoigner, lui descendent au bas des reins; son teint est d'une blancheur éblouissante, son nez est un peu aquilin, ses yeux d'un noir d'ébène et d'une ardeur!... Oh! mon ami, il n'est pas possible de tenir à ces yeux-là... Tu n'imagines point toutes les sottises qu'ils m'ont fait dire... Si tu voyais les jolis sourcils qui les couronnent... les intéressantes paupières qui les bordent!... Sa bouche est très petite, ses dents superbes, et tout cela d'une fraîcheur!... Une de ses beautés est la manière élégante dont sa belle tête est attachée sur ses épaules, l'air de noblesse qu'elle a quand elle la tourne... Eugénie est grande pour son âge; on lui donnerait dix-sept ans; sa taille est un modèle d'élégance et de finesse, sa philosophie délicieuse... Vingt fois j'ai perdu la tête en l'admirant! et si tu avais vu comme elle s'animait sous mes arguments... comme ses deux grands yeux me peignaient l'état de son esprit!... Mon ami, je ne sais pas comment est le reste. Ah! s'il faut en juger par ce que je connais, jamais l'Olympe n'eut une divinité qui la valût... Mais je l'entends... laisse-nous; sors par le jardin pour ne la point rencontrer, et sois exact au rendez-vous.

LE CHEVALIER: Le tableau que tu viens de me faire te répond de mon exactitude... Oh, ciel! sortir... te quitter dans l'état où je suis!... Adieu... un argument... un seul argument, ma sœur, pour me satisfaire au moins jusque-là. (*Elle le satisfait, touche son front et le jeune homme sort avec précipitation.*)

Deuxième Dialogue

Madame de Saint-Ange, Eugénie.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Eh ! bonjour, ma belle conscience ; je t'attendais avec une impatience que tu devines bien aisément, si tu lis dans mon cœur.

EUGÉNIE : Oh ! ma toute bonne, j'ai cru que je n'arriverais jamais, tant j'avais d'empressement d'être chez toi ; une heure avant de partir, j'ai frémi que tout ne changeât ; ma mère s'opposait absolument à cette délicieuse partie philosophique ; elle prétendait qu'il n'était pas convenable qu'une jeune fille de mon âge allât seule ; mais mon père l'avait si mal traitée avant-hier qu'un seul de ses regards a fait rentrer M^{me} de Mistival dans le néant ; elle a fini par consentir à ce qu'accordait mon père, et je suis accourue. On me donne deux jours ; il faut absolument que ta voiture et l'une de tes femmes me ramènent après-demain.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Que cet intervalle est court, mon cher esprit ! à peine pourrai-je, en si peu de temps, t'exprimer tout ce que tu m'inspires... et d'ailleurs nous avons à causer ; ne sais-tu pas que c'est dans cette entrevue que je dois t'initier dans les plus secrets mystères de l'Académie ? aurons-nous le temps en deux jours ?

EUGÉNIE : Ah ! si je ne savais pas tout, je resterais... je suis venue ici pour m'instruire et je ne m'en irai pas que je ne sois savante.

M^{me} DE SAINT-ANGE, *la baisant au front*: Oh! cher esprit, que de choses nous allons faire et dire réciproquement! Mais, à propos, veux-tu déjeuner, ma douce? Il serait possible que la leçon fût longue.

EUGÉNIE: Je n'ai, chère amie, d'autre besoin que celui de t'entendre; nous avons déjeuné à une lieue d'ici; j'attendrais maintenant jusqu'à huit heures du soir sans éprouver le moindre besoin.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Passons donc dans mon boudoir, nous y serons plus à l'aise; j'ai déjà prévenu mes gens; sois assurée qu'on ne s'avisera pas de nous interrompre. (*Elles y passent dans les bras l'une de l'autre.*)

Troisième Dialogue

*La scène est dans un boudoir délicieux.
Madame de Saint-Ange, Eugénie, Dolmancé.*

EUGÉNIE, *très surprise de voir dans ce cabinet un homme qu'elle n'attendait pas*: Oh! Dieu! ma chère amie, c'est une trahison!

M^{me} DE SAINT-ANGE, *également surprise*: Par quel hasard ici, monsieur? Vous ne deviez, ce me semble, arriver qu'à quatre heures?

DOLMANCÉ: On devance toujours le plus qu'on peut le bonheur de vous voir, madame; j'ai rencontré monsieur votre frère; il a senti le besoin dont serait ma présence aux leçons que vous devez donner à mademoiselle; il savait que ce serait ici le lycée où se ferait le cours; il m'y a secrètement introduit, n'imaginant pas que vous le désapprouvassiez, et pour lui, comme il sait que ses démonstrations ne seront nécessaires qu'après les dissertations théoriques, il ne paraîtra que tantôt.

M^{me} DE SAINT-ANGE: En vérité, Dolmancé, voilà un tour...

EUGÉNIE: Dont je ne suis pas la dupe, ma bonne amie; tout cela est ton ouvrage... Au moins fallait-il me consulter... Me voilà d'une honte à présent qui, certainement, s'opposera à tous nos projets.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Je te proteste, Eugénie, que l'idée de cette surprise n'appartient qu'à mon frère; mais qu'elle ne

t'effraie pas : Dolmancé, que je connais pour un homme fort aimable, et précisément du degré de philosophie qu'il nous faut pour ton instruction, ne peut qu'être très utile à nos projets ; à l'égard de sa discrétion, je te réponds de lui comme de moi. Familiarise-toi donc, ma chère, avec l'homme du monde le plus en état de te former, et de te conduire dans la carrière du bonheur et des plaisirs de la philosophie que nous voulons parcourir ensemble.

EUGÉNIE, *rougissant* : Oh ! je n'en suis pas moins d'une confusion...

DOLMANCÉ : Allons, belle Eugénie, mettez-vous à votre aise... la pudeur est une vertu dont vous devez, avec autant de charmes, savoir vous contenter à merveille.

EUGÉNIE : Mais la décence...

DOLMANCÉ : Autre usage merveilleux, dont on fait hélas ! bien peu de cas aujourd'hui. Il imite si fort la nature ! (*Dolmancé saisit Eugénie, la presse entre ses bras et la baise au front.*)

EUGÉNIE, *se défendant* : Finissez donc, monsieur !... En vérité, vous me ménagez bien peu !

M^{me} DE SAINT-ANGE : Eugénie, crois-moi, cessons l'une et l'autre d'être agacées par cet homme charmant ; je ne le connais pas plus que toi : regarde comme je me livre à lui ! (*Elle le baise chaste ment au front.*) Imite-moi.

EUGÉNIE : Oh ! je le veux bien ; de qui prendrais-je de meilleurs exemples ! (*Elle se livre à Dolmancé qui la baise à nouveau, à la manière d'un frère aimant.*)

DOLMANCÉ : Ah ! l'aimable et délicieuse créature !

M^{me} DE SAINT-ANGE, *la baisant de même* : Crois-tu donc, aimable disciple des vertus, que je n'aurai pas également mon tour ? (*Ici Dolmancé, les tenant l'une et l'autre dans ses bras, les baise chaste ment un quart d'heure toutes deux, et toutes deux se le rendent et le lui rendent.*)